

Sébastien Barrier

La vérité du boniment

Propos recueillis par Jean-Christophe Planché

La première fois que nous avons vu son spectacle *Cirque cynique et maritime*, celui de Ronan Tablantec, nous étions sûrs d'avoir trouvé là quelqu'un avec qui nous allions faire un bout de route. Sa façon de regarder le monde et la vie, son humour, son sens de la repartie, il y avait là tous les ingrédients d'une communauté d'esprit. La vie étant trop courte pour passer son temps à s'ennuyer, Sébastien est des nôtres parce qu'il sait rire, plaisanter, penser, réfléchir, lire, écouter, regarder et parce qu'il n'y a aucune contradiction pour nous entre l'un et l'autre de ces verbes.

Après avoir fait le désespoir de ses parents travailleurs sociaux, Sébastien Barrier a suivi l'école de cirque de Toulouse, a rejoint la compagnie du Phun également sise à Toulouse (Tournefeuille pour être précis), et a échoué quelques semaines à Calais, d'abord avec son personnage de Ronan Tablantec, ensuite pour y préparer un nouveau spectacle avec quelques acolytes. Comme quoi, il existe des destins heureux.

E N T R E T I E N

Avec Ronan Tablantec, vous présentez un spectacle de rue dans lequel le cirque - avec jonglage et fouet -, sert de prétexte à une conférence échevelée nourrie de textes littéraires, de votre vie, d'observations sur le public ou du lieu dans lequel vous jouez... Où avez-vous appris cette pratique du boniment ?

Je ne crois pas que le boniment s'enseigne. La repartie non plus. Ça se cultive, si on aime ça. J'ai pu sans doute le travailler au Centre des arts du cirque de Toulouse dont j'ai suivi l'enseignement voilà une douzaine d'années. Je me sentais peu attiré par le jonglage ou l'acrobatie qui exigent de longues heures d'entraînement dans lesquelles je ne trouvais pas de vraie satisfaction. Un de mes professeurs avait une pratique foraine et nous a initiés à l'improvisation. Ça a été le point de départ. Bien plus tard, j'ai inventé Tablantec presque malgré moi, au coin d'une rue en Bretagne où se trouve une partie de mes souvenirs d'enfance. Je l'ai joué aujourd'hui plus de trois cents fois au chapeau, de manière sauvage, hors de tout cadre

culturel, de tout rituel, de tout rendez-vous annoncé. Il faut pas mal d'énergie pour créer le cercle. Il doit falloir aussi être un peu tordu pour convoquer cent personnes trois fois par jour, comme c'était le cas au début, à vous écouter pendant une heure et demie leur parler en pleine rue. Je manque cruellement de recul et ne sais toujours pas bien expliquer ce qui se passe quand je joue Tablantec. Le démarrage d'une représentation est souvent difficile. Je sors quelques objets d'une valise que j'appelle mon *petit musée d'ethnologie amatrice et de bon goût*, commence à improviser... Au bout de quelques minutes, une énergie se libère, et j'entre dans une sorte de transe de camelot, qui me prend et m'emmène jusqu'au bout. Ainsi jouer seul ne me pèse jamais. Je ne me sens pas en danger : la magie de la représentation opère à chaque fois.

Comment faites-vous pour garder une distance, pour faire la distinction entre Ronan Tablantec et vous-même, Sébastien Barrier ?

Il s'agit effectivement d'une joyeuse *schizophrénie artistique* comme dirait un pair et

ami Jean-Georges Tartare. Tablantec est un porte-parole : il permet à Sébastien de s'exprimer régulièrement. Je commence le spectacle en expliquant, surtout à destination des enfants, la différence entre le personnage dont je montre le costume et le comédien dont je montre la peau. Cela me permet aussi de jouer avec les codes du théâtre. De questionner ses frontières, quand il commence, quand il finit. Je n'interprète pas un spectacle puisque rien n'est écrit. À force d'improviser, de dire des bouts de textes, des morceaux de logorrhées ont fini par trouver leur place dans un déroulé mouvant, né d'une oralité parfois très spontanée. Mais cela ne représente que la moitié de la représentation. Une grande partie est improvisée, liée au contexte, au public, aux réactions suscitées par ce que je lis ou dis, à ce que j'ai entendu dans la ville, et cette nouvelle matière nourrit parfois la suite des aventures... Je passe sans cesse du personnage au comédien en essayant de ne pas

me perdre. Naturellement, je me perds parfois.

Le propos de votre spectacle est souvent très provocateur que ce soit par rapport au public, notamment les enfants, ou au lieu dans lequel vous jouez. Quelles limites vous donnez-vous ?

Le rapport aux enfants adoucit le ton d'une représentation. Le spectacle étant annoncé comme un cirque, ils sont souvent nombreux dans le public. La manière dont nous les traitons m'agace parfois :

ils sont surprotégés comme des petits chéris, *les plus beaux et les plus intelligents* ou, au contraire, méprisés d'un *qui m'a foutu un couillon pareil* ? J'aime les bousculer avec tendresse, leur dire vraiment ce que je pense : si un gamin m'énerve en perturbant le spectacle, je lui rappelle que j'ai le BAFA, ceinture marron. Ou je m'amuse de la taille des oreilles d'un autre. Les parents s'indignent, jusqu'à ce qu'ils notent la taille des miennes, et que je leur explique qu'elle est due au fort taux de consanguinité qui règne dans ma région natale...

De manière générale, j'aime provoquer avec tendresse, en restant sur le fil. Drôle mais pas

gentil. Je dis beaucoup de choses, y compris des choses qui vexent. Mais les gens sont ravis, parce que pour bien se moquer, il faut se connaître un peu, éprouver un rien d'amour. C'est comme leur faire une place dans la représentation, et ça rend chaque spectacle unique. J'ai joué sur l'île d'Ouessant, où l'on m'avait prédit que je n'arriverais jamais à intéresser les habitants. Quand ils ont vu que leurs phares étaient cités dans l'histoire, certains ont été touchés et m'ont accueilli avec d'autant plus de cœur, bien que j'avais dans le même spectacle raillé franchement les avatars de leur insularité.

Votre spectacle est sous-titré *mini-conférence interactive et circassienne à caractère ethno-sociologique*. Quel rapport établissez-vous entre votre pratique et celles des sciences humaines ?

Le théâtre n'a pas d'autre sujet que l'étude de l'être humain, il est donc frère des sciences humaines. Pour ma part, j'essaie, en toute spontanéité et sans outils scientifiques, de regarder les gens et leur renvoyer une photographie pas trop floue de ce que je perçois d'eux et du contexte dans lequel notre rencontre a lieu.

J'ai envie de continuer le travail en ce sens. Je suis actuellement en résidence au Channel à Calais avec deux grands amis : un anthropologue et musicien, Christophe Rulhes, et un circassien - danseur, Julien Cassier. Dans ce projet, *Singularités ordinaires*, nous restituons, en images, en chants, en mouvements et en textes trois parcours d'individus distincts, trois personnes qui nous touchent. Nous sommes les simples médiateurs de leurs biographies, nous racontons leurs vies, leurs errances, et prétendons, comme eux, que malgré des parcours complexes, ils ont trouvé comment tenir debout. Il s'agit là aussi, dans une tout autre forme, de se montrer attentif aux autres et d'observer leur extraordinaire ordinarité. Cette collaboration enrichit et influence Tablantec, qui continue d'évoluer.

Ronan Tablantec comporte de nombreuses références exigeantes : Sarah Kane, Marguerite Duras, l'histoire de la pointe du Raz, des productions du CNRS... Comment sont reçus ces

textes par un public nécessairement très hétérogène ?

J'essaie d'avoir un rapport très simple avec ces références qui m'importent. Il m'arrive fréquemment de lire en public le début de *L'amour de Phèdre* de Sarah Kane. Elle donne une vision grinçante et furieuse de la pièce de Racine et montre, en guise d'introduction, un Hippolyte déprimé se masturbant dans une chaussette sale en regardant un film ultra-violent à la télévision... J'ai lu *Phèdre* au lycée alors que j'étais follement amoureux d'une fille qui m'ignorait définitivement. Le professeur expliquait que l'héroïne était prise dans *la spirale infernale de la passion* et qu'elle allait en mourir. J'étais persuadé que j'étais foutu aussi ! J'ai survécu, ça va un peu mieux, mais je n'ai jamais oublié Racine. C'est même quasi obsessionnel puisque quelques années plus tard, dans un spectacle du Phun, *Les gumes*, je faisais pleurer un arbre – ils adorent Jean Racine – en lui racontant, en langage branché, la fin de la tragédie : *Phèdre* se gavant de désherbant et pourrissant sur pied... Je cite parfois aussi Jacques Vaché, jeune comparse et démiurge d'André Breton, mort vers vingt ans d'une surdose d'opium. Il lui dit dans une lettre : *l'humour, c'est le sens de l'inutilité théâtrale*. Une phrase que je ne comprends pas moi-même, mais que je continue à trouver belle. J'aime le silence qui s'ensuit généralement. Les petits temps de littérature permettent cela. Et puis c'est bon de lire dans la rue.

Pourquoi avoir opté pour le théâtre de rue ? Quel regard portez-vous sur les pratiques de rue aujourd'hui ?

Quand nous avons tenté de monter un premier spectacle avec deux amis, il y a onze ans, le seul endroit dans lequel nous pouvions jouer immédiatement sans avoir à faire d'abord nos preuves était la rue. Et puis beaucoup de nos amis y jouaient déjà, ça semblait évident. Nous n'avions pas d'ambition *politique*, pas le souci qu'avaient eu d'autres de partager l'art, en engagement, avec ceux qui n'y avaient pas forcément accès... Il s'agissait pour nous d'un terrain d'expérimentations, accessible. Je me suis habitué à la rue, y ai découvert un public,

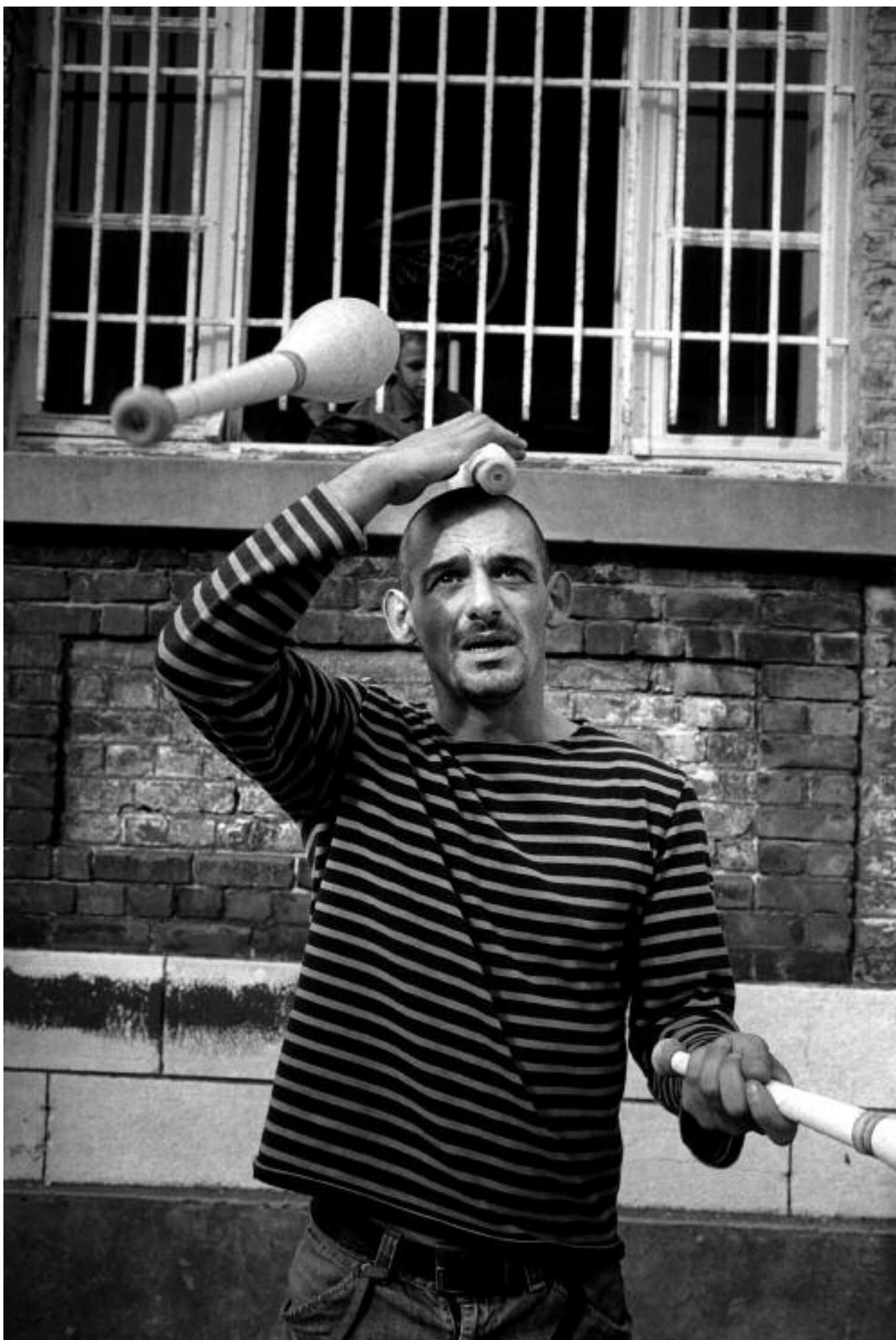
construit un petit réseau... Et puis quel bonheur de s'adresser à un jeune qui sort du lycée ou à une personne âgée qui ne savaient pas une heure avant qu'ils allaient assister à cela. De les faire spectateurs. La rue est aussi la matière principale de mon spectacle puisqu'il se nourrit des perturbations qu'elle engendre toujours. Elle le maintient en vie.

Aujourd'hui les arts de la rue sont des *arts émergents* et n'importe quel ministre de la culture connaît le Royal de luxe ou Generik vapeur, selon qu'il ait de la chance ou non... Cette institutionnalisation, si elle a bien des effets positifs dont je profite d'ailleurs chaque jour, nous rend aussi plus ronronnants. Parfois je me dis que le théâtre de rue se cantonne trop aux formes animatoires. Condamné à faire joli, ou drôle. J'essaie, avec Tablantec de garder une infime exigence, d'explorer timidement d'autres voies, et de le faire simplement. *Un spectacle intelligent pour un public intelligent*, dis-je parfois en ouverture, sur un ton incrédule...

Vous avez joué plus de dix fois Ronan Tablantec à Calais à l'invitation du Channel où vous êtes en résidence avec le GdRA pour créer un spectacle. Comment percevez-vous cette ville et sa scène nationale ?

Francis Peduzzi et son équipe se doutaient bien qu'en me demandant de jouer le spectacle dix fois en cinq jours dans différents quartiers dans le cadre des *Jours de fête*, un lien allait se tisser avec la ville et rendre chaque rendez-vous plus agréable et pertinent. Le spectacle du dernier jour a d'ailleurs été une sorte de synthèse du peu que j'avais perçu de Calais. On a ri. Puisqu'il faut bien que je brosse un peu le dirlo (il nous donne de l'argent pour le GdRA), je finis par cette anecdote *happy end*. Quand je jouais au Beau-Marais, j'ironisais sur *Le Channel, vous savez, ce théâtre qui n'est pas pour vous et dans lequel vous n'allez jamais*. Devant les protestations du public, j'ai demandé à ceux qui s'y étaient déjà rendus de se manifester. J'ai vraiment été surpris par le nombre de mains levées. Finalement, je crois que j'aime bien Calais !

Jours de fête, Sébastien Barrier
école Condé, les Cailloux Calais,
vendredi 29 septembre 2006
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.



**Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozzière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXKapharnaüm
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)
- 22 Paola Berselli
et Stefano Pasquini
- 23 Laurent Cordonnier
- 24 Léa Dant
- 25 Sébastien Réhault
- 26 Peter De Bie
- 27 Guy Allouche
- 28 Liliana Motta
- 29 Amandine Ledke